

La bienveillance dans les rayons

Non ! Ce ne sont pas des cabanes pour les enfants, encore moins des niches pour les chiens, ce sont des abris à vélos !

Ce jour-là, arrivant à la bibliothèque, j'ouvre la porte d'un de ces boxes et je sais dès cet instant que la journée va être bien plus chargée que prévu. Je m'étais pourtant préparé ce matin à une journée plutôt classique, mais la présence de ce scooter dans le box à vélos vient de tout chambouler.

Une journée classique chez moi commence toujours pantoufles au pieds et café à la main. Long, corsé, avec un nuage de lait. "Macchiato" comme ils disent en Italie. Ce premier café présente le double avantage d'une part de m'aider à démarrer la journée en douceur et d'autre part de diffuser dans toutes la maison une odeur agréable, presque réconfortante. J'ai besoin de cette fragrance de café pour couvrir l'odeur méphitique qu'exhale dans la maison le compost situé près de la fenêtre. S'il était au fond du jardin, comme c'est généralement le cas, je ne serais évidemment pas incommodé par cette puanteur, mais c'est trop tard, je ne peux plus le déplacer, et depuis quelques temps d'ailleurs. Une fois mon café préparé, je m'installe dans mon Chesterfield, pose ma tasse sur la console dont j'ai pris soin d'accorder le style avec celui du fauteuil puis j'allume mon téléviseur. Je balaye les chaînes en zappant méthodiquement toutes celles vantant et vendant des produits dont le sempiternel Sport-élec, pour me fixer sur une diffusant quelque reportage animalier, le temps de siroter mon café. Je préfère ne pas regarder les informations en continu : tant de mauvaises nouvelles dès le saut du lit pourraient réveiller ma haine de mon prochain, je n'en ai pas besoin. Après mon étape de caféination, j'enchaîne mon petit-déjeuner et la douche, je revêts mon uniforme de travail en repassant au besoin la chemise afin de bien marquer les plis, puis je passe par le jardin où je profite de mes pétunias exubérants et de mes hortensias qui n'ont jamais été aussi bleus que depuis que je m'occupe du compost. Enfin, j'enfourche mon vélo et je pars à la bibliothèque pour une journée de travail classique.

J'avais pourtant affiché sur le box un mot expliquant le plus clairement du monde qu'il était un lieu accueillant exclusivement les vélos, mais non, il a fallu que quelqu'un vienne garer son scooter dans le box "à vélos". Ça m'exaspère ! L'ordre des choses n'est quand même pas si compliqué à intégrer : les voitures stationnent sur les places qui leur sont réservées, les motos et scooters sur les stalles dédiées à leur usage — à proximité de l'entrée de la

bibliothèque en plus — et les vélos : dans le box à vélos. Il faut quand même être un sacré jean-foutre pour ne pas être capable de comprendre une chose aussi simple ! Est-ce que je vais jeter mes emballages papier dans le tout-venant ? Non ! Je les mets au recyclage, comme toute personne normalement constituée !

Il s'agit maintenant de retrouver le propriétaire du vélo géant. Avec la vidéosurveillance, cela devrait être rapide. Il y a quand même des avantages à être responsable de la sûreté de la bibliothèque. Normalement, un quidam qui souhaite consulter les images des caméras doit passer par la police qui me fait une demande, mais moi : j'ai un accès direct. Je range donc mon vélo dans le box et me dirige vers mon poste de surveillance, non sans avoir mis l'antivol sur la roue arrière : les rues ne sont plus sûres, comme disait Desproges.

Le poste de surveillance est un lieu où se mêlent sécurité, curiosité et voyeurisme. Sur le mur d'écrans qui fait face à la porte d'entrée du local, je peux voir en direct tout ce qui se passe dans la bibliothèque. Sur mon mur omniscient je vois les collégiens qui se regroupent par paquets de quatre ou cinq pour "travailler" alors qu'ils passent le plus clair de leur temps sur leurs smartphones, les amoureux qui pensent être à l'abri des regards indiscrets quand ils s'isolent dans un recoin de la bibliothèque pour se bécoter et surtout mes préférés : les collectionneurs. Ceux qui viennent à la bibliothèque pour ne pas avoir à aller acheter leurs livres ou BD au Furet. Il y a les naïfs qui pensent qu'il suffit de cacher le livre dans son sac pour sortir avec, mais qui se retrouvent fort dépourvus lorsque l'alarme du portique de sécurité retentit à la détection de la puce NFC collée à la couverture du livre ; et il y a les stratèges qui savent qu'il faut enlever la sécurité des livres. Ceux-là je m'arrose l'exclusivité de leur interception. Ils savent bien qu'il y a des caméras, l'affichage légal informant que le lieu est sous vidéosurveillance est présent, mais ils n'ont pas repéré toutes les caméras que j'ai pu disséminer dans la bibliothèque. Ils commettent donc leur larcin dans un angle qu'ils supposent mort à tort, sortent de leur poche un objet oblong avec une lame fine permettant de décoller la puce sans abîmer le livre. Et moi pendant ce temps, je profite de toute la scène sur l'écran de contrôle. Je m'assure que le voleur va bien au bout de sa démarche puis je descends de ma salle de contrôle sans me presser pour aller le cueillir avec le sourire à la sortie. C'est mon petit plaisir. Je ne fais pas partie de la police mais j'essaie, à mon humble échelle, de contribuer au maintien de l'ordre dans ce monde de chaos.

Sur l'ordinateur de contrôle je sélectionne donc la caméra extérieure à la bibliothèque, celle dont le champ de vision couvre l'accès au box à vélos. Ce n'est pas la première fois qu'une telle outrance est commise, aussi je me suis bien assuré depuis longtemps qu'une caméra permette d'identifier les générateurs de chaos. Sitôt la caméra sélectionnée, le flux vidéo apparaît sur l'écran principal. Je commence la traque à cet instant. Je positionne le curseur de lecture de la vidéo à l'heure d'ouverture de la bibliothèque et la vitesse de lecture en accéléré. Assez pour que je n'ai pas à perdre ma matinée à visualiser toutes les images, mais pas trop pour que j'ai quand même le temps de déceler les mouvements caractéristiques de l'accès au box sur l'écran. Il n'y a que le scooter et mon vélo dans le box donc peu de chance qu'une autre personne ait pu déposer et repartir avec son vélo. En moins de deux minutes j'ai identifié le coupable. "La" coupable en l'occurrence, une jeune femme dont la couleur des vêtements n'est pas identifiable sur la vidéo en noir et blanc mais dont le motif floral de la veste est clairement identifiable. Je passe à présent de caméra en caméra sur l'ordinateur central pour suivre les déplacements de ma terroriste au sein de la bibliothèque et la localiser avec précision. Ok, elle s'est confortablement installée dans une alcôve du rayon romance et semble être plongée en pleine lecture. J'arrête la caméra, je prends ma sacoche d'ordinateur — au cas où la rencontre ne se passerait pas comme prévu — et je me mets en route pour la confondre.

- Bonjour madame. Je vous prie de m'excuser de vous déranger en pleine lecture, je suis le responsable de la sécurité et j'aurais quelques questions à vous poser.

La jeune femme sursaute à mon arrivée. Elle est plongée dans la lecture d'une romance de Maureen Desmailles "la chasse", elle semblait absorbée par ce livre, probablement qu'il est de qualité. Passée la surprise, dans l'expectative de mon intervention, elle lève la tête vers moi en présentant un visage perplexe. Le même que présentent les conducteurs dont l'éthylotest se révèle positif alors qu'ils n'ont bu "qu'une bière".

- Bonjour, répond-elle hésitante après quelques instants de sidération, j'ai bien le droit de m'installer ici pour lire ? S'inquiète-t-elle.

- Bien sûr madame, ... ou mademoiselle ?

- Mademoiselle.

- D'accord "mademoiselle". J'acquiesce en opinant, la suite sera plus simple à gérer pour moi si elle n'est pas mariée. Pourriez-vous me suivre afin que je puisse vous présenter la problématique ?

Dubitative mais convaincue de son innocence, elle place le marque-page dans le livre, le ferme, range ses affaires dans son sac et se lève pour me suivre.

Tout en m'assurant qu'elle ne me fait pas faux-bond, je la précède le long du chemin qui mène au local sécurité, celui qui ne passe pas par l'accueil et qui me permet d'éviter de croiser des collègues. La demoiselle pourrait très bien être incommodée par une rencontre avec des employés de bibliothèque pendant qu'elle est escortée par un agent de sécurité.

Une fois entrés dans le local, je l'invite à s'asseoir à une petite table que nous utilisons habituellement pour prendre nos repas le midi mes collègues et moi, et je commence à lui présenter la situation.

- Mademoiselle, vous êtes bien venue à scooter à la bibliothèque ?

- Oui, répond-elle dubitative, se demandant où je veux en venir.

- Pouvez-vous me dire où vous l'avez stationné ?

Je cherche à connaître la vraie raison qui l'a conduite à réaliser cet attentat au vivre-ensemble. Je ne veux pas la condamner sur des a priori, après tout, elle a peut-être une raison légitime pensé-je.

- Bein... dans le garage sur le parking, pourquoi ?

- Vous parlez de l'abri à vélo je présume ?

- Euh, à vélo si vous voulez oui, mais pas que...

Je l'interromps

- Mademoiselle, avez-vous remarqué l'écriteau qui habillait le mur face à vous lorsque vous êtes entrée dans le box ? Celui qui stipule qu'il s'agit d'un box à vélo et rien qu'à vélos ?

Le dédain dans le regard qu'elle me lance à cet instant vaut toutes les réponses du monde. Elle tente quand même :

- Vous savez moi quand j'arrive avec mon scooter, c'est déjà la galère pour manœuvrer dans le garage à vélos. En plus j'ai mon casque sur la tête donc pour voir un panneau en rentrant, c'est chaud. Sincèrement je l'ai pas vu. Pourquoi, c'est important ?

A ces mots je me lève tranquillement de ma chaise afin de n'éveiller aucun soupçon. Je sens à l'intonation de sa voix que ma question l'exaspère. La greline, non contente de bafouer les règles de la bibliothèque, fait preuve d'une désinvolture et d'un dédain qui soufflent sur les braises de ma haine de mon prochain. Elle n'a manifestement pas de raison entendable à cet affront. Elle ne fait preuve d'aucun remords, ne présente aucune excuse. Pire ! Elle tente de retourner la situation en me toisant, comme si elle voulait me faire comprendre que l'auteur

du problème c'était moi avec mes règles, et pas elle. J'aurais pu passer l'éponge pour cette fois. Malheureusement, elle a bien mal choisi sa réponse.

- Oui c'est effectivement important mademoiselle et je pense que vous ne mesurez pas à quel point.

Comme si j'avais évoqué pour elle la privation d'une liberté fondamentale elle s'emporte :

- Oh c'est bon ça va ! Vous allez pas m'emmerder ? Je viens à la bibliothèque pour passer un bon moment avec un livre, c'est pas pour qu'un vieux avec un costume miteux vienne me prendre la tête !

J'ouvre la pochette de l'ordinateur portable et j'en sors le câble du chargeur.

- Mademoiselle, je vous demanderai de vous calmer et de vous adresser à moi avec le même respect que j'ai employé envers vous.

Je pense avoir cerné la personne à qui j'ai à faire : un néo-libertaire. Ces personnes qui profitent du confort d'une société établie mais qui, pour augmenter encore plus leur confort personnel, décrètent qu'elles peuvent faire à peu près tout ce qu'elles désirent au nom de la liberté (d'expression, de mouvement, ... de ce que vous voulez, tout fonctionne) tout en écrasant leur prochain car sa liberté à lui n'est là que pour les priver de la leur. Cette génération d'adultes biberonnés au populisme, bouffis d'égoïsme et convaincus que l'enfer c'est les autres mais que "moi j'aimerais pouvoir exister un peu, okay !".

Je tourne à présent, à pas lents, autour de la table, tout en lui parlant.

- Je gare mon scooter où je veux ! Non mais je rêve ! On est encore dans un pays libre non ? J'ai empêché qui de se garer hein ? Elle fait de grands gestes pour étayer son propos en repoussant des passants imaginaires de ses bras pâles.

- Vous êtes incurable, soupiré-je, vous n'êtes même pas en capacité de comprendre le problème que vous posez, alors comment espérer attendre de vous que vous vous amélioriez ?

Je suis derrière elle à présent. Elle tente de se retourner pour chercher à me défier du regard. Je profite de cet instant où je suis dans son angle mort : je saisis fermement le câble, l'enroule autour de chacun de mes poings et le lui passe au cou.

- Vous ne me laissez plus le choix mademoiselle, lui glissé-je à l'oreille alors que je serre le câble de toutes mes forces pour l'empêcher de prendre une nouvelle bouffée d'air. J'aurais tellement voulu que cela se passe autrement, si vous saviez.

Ses bras qui étaient si véhéments l'instant d'avant semblent maintenant supplier que j'interrompe l'application de mon verdict. Elle se débat à présent en tentant de tirer sur mes mains mais je tiens bon. Ce qu'elle ignore, c'est qu'à force de pratique, je suis devenu un spécialiste de cette technique. Je n'en tire aucune fierté et encore moins aucun plaisir. J'aurais largement préféré qu'elle fasse amende honorable, qu'elle prenne conscience de son égoïsme, je l'aurais bien volontiers laissée repartir finir tranquillement son livre, mais elle n'a manifesté aucune once d'écoute ni de remise en question.

Non mademoiselle, je ne vous laisserai pas tomber de la chaise pour vous sauver.

Non mademoiselle, vous ne pourrez pas me griffer le visage, je sais esquiver les attaques de vos faibles bras.

Non mademoiselle, je ne desserrerai pas mon étreinte pour vous laisser vous justifier ou vous excuser. Je vous ai laissé la possibilité de le faire de votre plein gré, je n'aurais aucune confiance en des serments prêtés sous la contrainte.

Le record du monde d'apnée est détenu par un français qui a tenu onze minutes et trente-cinq secondes sous l'eau, mais il s'agit d'un professionnel, il s'entraîne spécifiquement pour cet exercice. Un adulte moyen sans entraînement particulier peut retenir sa respiration environ deux minutes. Cela fait à présent une trentaine de secondes que je la prive d'air. Avec l'énergie qu'elle a dépensée en se débattant pour tenter de se libérer, je pense qu'elle ne tiendra pas plus d'une minute avant de suffoquer complètement.

Quarante-cinq secondes. Ses yeux sont exorbités. D'ailleurs maintenant que je les vois de près, je me rends compte qu'ils étaient beaux. Je trouve cela dommage de me dire qu'il servait une si mauvaise personnalité.

Pratiquement une minute. Ses lèvres sont cyanosées, sa langue est boursoufflée et sortie de sa bouche. Elle n'a pas esquissé le moindre mouvement lors des trente dernières secondes, ça me paraît bon. Je desserre légèrement l'étreinte pour m'assurer qu'elle n'a pas réussi à feindre sa mort. Rien. Je libère à présent le corps et le fais glisser au sol.

Voilà, la journée plus chargée que prévu est bien en cours. Maintenant il faut que j'évacue le corps avant que mes collègues ne viennent prendre la relève et ne le découvre. La dernière fois j'ai utilisé le vélo cargo, ça a vraiment été très pratique. Puisque nous nous en servons pour l'échange de réservations de livres avec d'autres bibliothèques du secteur, les

passants qui me voient pédaler pensent que j'effectue une livraison, donc personne ne se pose de question. J'entre dans mon jardin avec le vélo cargo par le portail arrière. Je peux même saluer mes voisins, ils savent que je travaille à la bibliothèque et qu'il m'arrive de faire ces livraisons, pourquoi iraient-ils soupçonner que je cache un corps ? Le seul moment qui me déplaît dans tout cela, c'est de placer le corps sur le compost, car avec le poids je manœuvre avec difficulté et il m'arrive fréquemment de perdre l'équilibre et marcher dans la matière en décomposition. Ça salit mes chaussures et je dois les nettoyer.

Pour le scooter, la technique assez simple que j'utilise régulièrement, c'est de compter sur la délinquance : je dépose le scooter dans une ruelle ou un recoin peu fréquenté et je laisse les voleurs locaux s'en occuper. Ils sont bien plus compétents que moi en ce qui concerne le maquillage d'un scooter pour le revendre ou s'en servir eux-mêmes.

La difficulté : c'est le smartphone. Je ne dois surtout pas rapporter cet espion à la maison, je m'en méfie comme de la peste. Pourtant je dois bien m'en débarrasser d'une manière ou d'une autre, et pas question de le laisser à la bibliothèque ! Déjà, la précaution de base : ne pas laisser mes empreintes digitales dessus, je mets donc une paire de gants jetables. Ensuite, m'en débarrasser. Je profite de ma pseudo-livraison : puisqu'elle est fausse, elle n'est pas tracée dans notre registre, je suis donc libre de passer où bon me semble. Aujourd'hui c'est le jour de ramassage des ordures, tant mieux, je vais pouvoir jeter le miroir noir dans le premier conteneur à portée de bras. Je ne vais pas tenter de le casser ici et maintenant. Bien sûr, cela l'empêcherait de fonctionner et donc de communiquer sa position GPS exacte ainsi que d'enregistrer du son à mon insu. Non, je préfère le laisser fonctionner, cela permettra justement de brouiller les pistes. Bien évidemment qu'il sera retrouvé un jour. La police scientifique pourra le faire parler, mais il sera impossible d'établir un lien avec moi. Dans les informations qu'obtiendront les policiers, ils pourront constater que le téléphone a continué de berner après son passage à la bibliothèque, ils en déduiront que la demoiselle a pu partir saine et sauve. Au pire, si une enquête est menée à la bibliothèque, je pourrai toujours faire valoir que la caméra de surveillance était hors-service au moment des faits supposés, ce genre de dysfonctionnement est courant et puis la loi m'interdit de stocker les vidéos de surveillance plus de trente jours, donc d'ici-là il n'y aura plus aucune trace. Puisque j'ai pris grand soin d'éviter de croiser qui que ce soit en emmenant la demoiselle au poste de surveillance, aucun témoin ne pourra me mettre en cause.

Après ma tournée, je reviens au poste de surveillance faire une dernière vérification. Je m'assure qu'il n'y a pas une épingle à cheveux, un rouge à lèvres, un bouton de chemisier, le moindre objet qui pourrait attester du passage de la victime dans mon local.

Tout compris, j'en ai bien pour une demi-journée de travail supplémentaire à gérer ce genre de terroriste. Mais cette fois c'est bon, j'en ai fini de cette journée chargée, tout est nettoyé et la bibliothèque est à présent fermée. Je retourne en sifflotant à l'abri à vélo. Cette fois il est vide de toute contrariété. Je chausse mon casque promotionnel blanc à pois rouges — que j'ai gagné lors du passage de la caravane du Tour-de-France —, claque la bande fluo réfléchissante à mon bras, enlève l'antivol de ma petite reine et l'enfourche pour rentrer bon train à la maison. Je retourne chez moi et m'en vais profiter de mon beau jardin. En chemin je profite des rayons du soleil couchant pour apprécier les couleurs flamboyantes qu'il donne aux façades des maisons, pour profiter des fragrances offertes par le chèvrefeuille qui se sauve de la maison au coin, pour entendre les bribes d'une conversation sur le pas d'une porte. Tous ces plaisirs dont je ne pourrais pas profiter si je me déplaçais en voiture, qui font que j'attends chaque jour le moment du retour à la maison : à vélo.

Pendant que je pédale, je ne peux pas m'empêcher de repenser à toutes ces personnes dont j'ai dû m'occuper. Toutes ces personnes qui ne se rendaient pas compte de l'égoïsme qu'elles transpiraient. Toutes ces personnes qui m'ont pourtant juré leurs grands dieux, peu avant leur trépas, combien elles étaient vertueuses. "Je veux le meilleur pour mes enfants, c'est pour ça que je n'achète que du bio" m'avait confié un monsieur d'une trentaine d'années, barbu, chemise à carreaux et sandales lors de mon "évaluation". Il a eu le tort de se plaindre de la vieille à la caisse qui n'avancait pas et qu'il avait dû la doubler vu que "je n'ai pas que ça à faire de mon temps". Et le temps de la vieille dame alors ? Il était moins précieux ? De quel droit ce type de personne se permet de juger, en un instant, l'importance de la vie de son prochain et de décider qu'elle vaut moins que sa propre vie ? Je suis désolé pour lui et pour les autres, mais le respect et la compassion doivent être les valeurs prépondérantes. Les individus ayant croisé ma route, qui en étaient dépourvus étaient incapables de faire le bien autour d'eux. D'ailleurs maintenant que j'y pense, cela m'amuse de me dire qu'ils ne peuvent plus faire de mal non plus aujourd'hui. Pour le bien commun, il faut bien que quelqu'un se charge de ces personnes afin de les empêcher de nuire. Comme la plupart du temps ils ne commettent aucun crime au regard de la loi, la police n'a pas à le faire. Donc je me dévoue.

Finalement, la seule utilité que j'ai trouvée pour améliorer notre monde avec ces personnes : c'est le compost. Depuis que j'ai commencé à alterner déchets verts et cadavres, mes hortensias sont magnifiques !

Et vous, par rapport à vos semblables, vous vous estimez à combien ?